

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

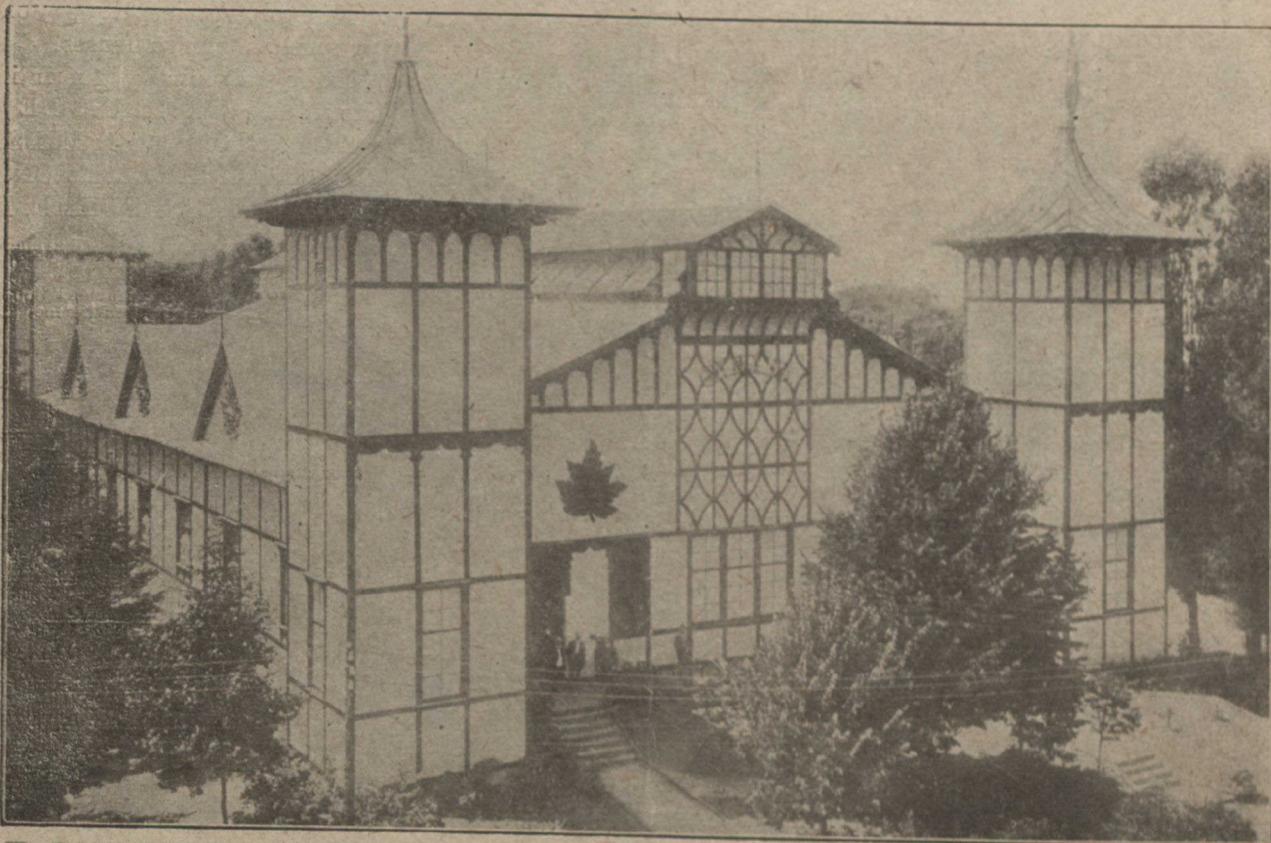
UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



LE CANADA A L'EXPOSITION DE MILAN—Exterieur du Pavillon Canadien.

. . . S O M M A I R E . . .

Pastel, (poésie).....Eudore Evanturel.
Le Silence (poésie).....Marie Duclos de Méru.
Lettre de Voyage.....Françoise.
Droit au Coeur.....Louis Fréchette.
A travers les livres, etc.....Françoise.

Causerie.....Danielle Aubry.
Le vocabulaire de Madame du Barry.....
Pages des Enfants.....Tante Ninette.
Bel enfant que veux-tu ? (légende).....
Au But (feuilleton).....Marie Thiéry.
Conseils utiles, Recettes faciles, Etc.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse :- :- :-

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens
290 Blvd St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie.
Demandez un échantillon. TÈL. BELL MAIN 210

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL
216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

AVIS

Vous qui sortez par les temps humides et froids,

Vous qui attrapez facilement un rhume,

Vous qui êtes sensibles de la gorge ou des bronches,

Vous qui êtes enroués, grippés ou enrhumés,

Vous qui crachez ou qui êtes oppressés,

CAPSULES CRESOBENE

Nouvel Antiseptique Volatil aux propriétés merveilleuses.

Pour prévenir ou guérir infailliblement: TOUX, MAUX DE GORGE, LARYNGITES, RHUMES, GRIPPES, INFLUENZA, BRONCHITES, CATARRHES, ASTHME, ETC.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la maille, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés (minimement) efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature

LE GIN CANADIEN MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.
Seuls concessionnaires. Montréal

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

.. Pastel ..

On peut voir, me dit-on, à Wexford, en Irlande,
Oublié dans le coin d'un musée, un pastel
Trop beau pour n'être pas de l'école flamande,
Représentant les murs décrépits d'un castel.

Le passé trop vieilli que le présent profane,
A ses créneaux brisés donne un cachet de deuil,
La mousse, le sainfoin, l'ortie et la bardane,
Seuls amis d'aujourd'hui, s'embrassent sur le seuil.

Tourelle en éteignoir par le couchant rougie,
Ogives et vieux ponts par les siècles rasés,
Prenant, à qui mieux mieux, des airs de nostalgie
Comme aux jours d'autrefois leurs vieux barons

[blasés.]

On croirait, en voyant le soleil disparaître,
Sous les grands peupliers qui bordent le chemin,
Qu'on va voir deux ou trois châtelains apparaître,
Revenant de la chasse un faucon sur la main.

Mais le rêve se perd.—Le castel en ruine
Passe devant nos yeux fatigués dès longtemps,
Comme le Juif-Errant qui se traîne et chemine,
En haillons, à travers les âges et le temps.

[Québec]

Eudore Evanturel.



Le Silence

Au temps où Jéhovah, seul dans l'espace immense,
Lentement promenait son immuable ennui
Dans l'éternel néant et l'éternelle nuit,
Sur le chaos dormant, s'étendait le Silence.

Et lorsqu'enfin, lassé de la ténèbre dense,
Jéhovah, de sa main qui peupla les néants,
Dispersa les soleils aux abîmes béants,
Pour unique témoin, Son Geste eut le Silence.

O Silence sublime, auguste et solennel !
En ton sein recueilli germent les œuvres fortes ;
Ta prunelle immobile affronte l'Eternel.

O Silence divin ! aïeul du temps mortel,
Des mondes au berceau tu nombras les cohortes,
Et seul, tu planeras sur les étoiles mortes !

Paris, janvier 1907.

Marie Duclos de Méru.

LETTRE DE VOYAGE

L'Exposition Internationale de Milan avait été, d'abord, organisée pour célébrer l'inauguration du fameux tunnel du Simplon, et, son champ d'action devait se limiter à une entreprise purement privée.

Petit à petit, cependant, elle se développa, prit de l'extension, grâce au zèle et au dévouement des citoyens de la ville de Milan, et acquit, enfin, les magnifiques proportions que nous avons pu admirer.

Les Milanais avaient voté pour l'Exposition un million de francs, le roi désireux de s'associer à cette œuvre considérée patriotique, donna sur sa cassette particulière, 100,000 francs, que le comité d'organisation répartit en plusieurs prix, destinés à doter les divers concours.

Le malheur vint s'abattre sur cette entreprise pourtant si louable et si généreuse. Le palais des Beaux-Arts et toutes les richesses artistiques qu'il contenait, fut, en une nuit, entièrement détruit par les flammes....

C'était une perte aussi désastreuse que douloureuse à l'orgueil national des Italiens. Non-seulement chaque artiste eut à pleurer l'anéantissement complet de travaux et d'espérances considérables, mais le pays eut à déplorer la destruction irrémédiable de chefs-d'œuvre, d'antiquités rares et précieuses provenant de ses musées ou de ses galeries privées.

Il y avait de quoi abattre le courage et l'énergie le plus solidement chevillés. Il n'en fut rien. Dès le lendemain de ce désastre, on se remit à l'œuvre et sur l'emplacement même du palais incendié, s'éleva, en quelques semaines, une construction nouvelle qui se garnit rapidement de peintures et de sculptures et qui resta l'une des merveilles de l'Exposition.

L'Exposition de Milan était divisée en deux parties: le pavillon de la ville de Milan, ceux de la Suisse et du

Canada, l'aquarium, le palais des Beaux-Arts, la Salle des Fêtes, l'exposition rétrospective étaient situés dans le Parc, qu'avait fait tracer Napoléon Ier lui-même quand il fit de Milan, la capitale de l'Italie. La Place d'Armes (Piazza d'Armi) était réservée aux palais industriels, et les deux enceintes étaient reliées par un tramway électrique aérien.

Le Pavillon du Canada s'élevait dans le site le plus avantageux du Parc. De forme rectangulaire, il couvrait une superficie de 15,964 pieds carrés.

Au sommet des quatre tourelles dont il était flanqué, flottaient respectivement le cher drapeau canadien, puis le drapeau anglais, le drapeau italien, aux couleurs verte, blanche et rouge, enfin une longue oriflamme sur laquelle le mot: Canada, découpé largement, se lisait en lettres blanches.

De hautes fenêtres rehaussaient l'aspect général du Pavillon; sur les vitres de chacune d'elles se dessinaient, en relief, la feuille d'érable et le nom du Canada.

La feuille d'érable, notre emblème national, dont la vue réchauffe le cœur quand on l'aperçoit loin du pays, est en train de conquérir d'universelles sympathies. A ce propos, qu'on me permette de signaler une anecdote:

Un étranger se présenta, un jour, au Pavillon du Canada, et raconta qu'il avait, une fois, acheté d'un manufacturier allemand, une paire de caoutchoucs sur laquelle une feuille d'érable avait été frappée. L'acheteur avait été on ne peut plus satisfait de la qualité supérieure des caoutchoucs, et n'en voulait plus d'autres que ceux de cette marque, mais il ignorait le nom du pays où ils avaient été fabriqués. Les deux feuilles d'érable décorant le frontispice du Pavillon Canadien lui furent

une révélation, et il s'empressa de faire part à nos commissaires de la joie de sa découverte.

Cela devrait encourager les Canadiens à prodiguer partout — sur les produits du pays, surtout — la feuille d'érable qui aide à répandre la bonne renommée de nos industries parmi les étrangers.

Les feuilles d'érable, qui décoraient la façade de l'édifice étaient, il va sans dire, accompagnés des symboliques castors. Ces petits rongeurs, que l'artiste avait fait gras, dodus, le poil lisse et reluisant, avaient la sympathie de la population italienne. On crut que c'étaient des rats, et grande était l'admiration, l'envie même, pour un pays où l'on entretenait aussi grassement de si appétissants animaux.

L'intérieur du pavillon différait entièrement de tout ce qui s'était fait précédemment dans les autres expositions.

Les échantillons étaient disposés dans l'unique salle qui composait l'édifice, sans encombrement aucun, comme sans perte d'espace. Au milieu, se trouvaient les minéraux et les produits forestiers, tandis que les alcôves, disposées de chaque côté, contenaient les produits de l'agriculture et de l'horticulture.

Au Pavillon Canadien, le visiteur n'a pas seulement trouvé un exposé de produits horticoles, agricoles, minéralogiques et forestiers, mais une école de renseignements au plus haut point intéressants, une leçon de choses qui n'a pas eu ailleurs sa pareille.

Tout était classé scientifiquement, et les tableaux décorant les murs étaient en parfaite harmonie avec les produits exposés.

De plus, de nombreuses pancartes, indiquaient en anglais et en italien, la nature des objets, leur utilité, leur emploi, etc. L'étranger, en les lisant, apprenait, entre autres choses, que le Canada peut contenir trente-trois fois d'Italie; que notre pays a son parlement, ses lois; qu'il a déjà donné des terres à des milliers d'immigrants, qu'il continuera d'en céder, à condition toutefois que les colons soient industriels, honnêtes et sobres.

Le curieux a appris encore, au moyen de ces informations écrites et distribuées un peu partout, à travers le pavillon, que notre pays est le plus riche qui soit au monde en minéraux économiques, qu'il renferme de vastes et inépuisables houillères

C'est conformément aux instructions de l'hon. M. Fisher, le génial organisateur des expositions canadiennes à l'étranger, que notre pavillon, à Milan, n'a offert que des notions universelles des productions variées du Dominion. Tout ce qui

des richesses de notre patrie de l'incomparable fécondité de son sol.

Les charmes de notre vie rurale et les beautés de nos paysages ont été représentés avec beaucoup de fidélité, grâce à des toiles transparentes, éclairées à la lumière électrique. Ces transparents — une nouveauté, — consistaient en de grands tableaux, représentant divers paysages de nos provinces, surtout celle du Nord-Ouest, et la vie du colon dans ces plaines fertiles. Les labours, les semailles, la récolte, l'élevage des bestiaux, etc., etc., ont été autant de sujets sur lesquels s'est exercé le talent de l'artiste.

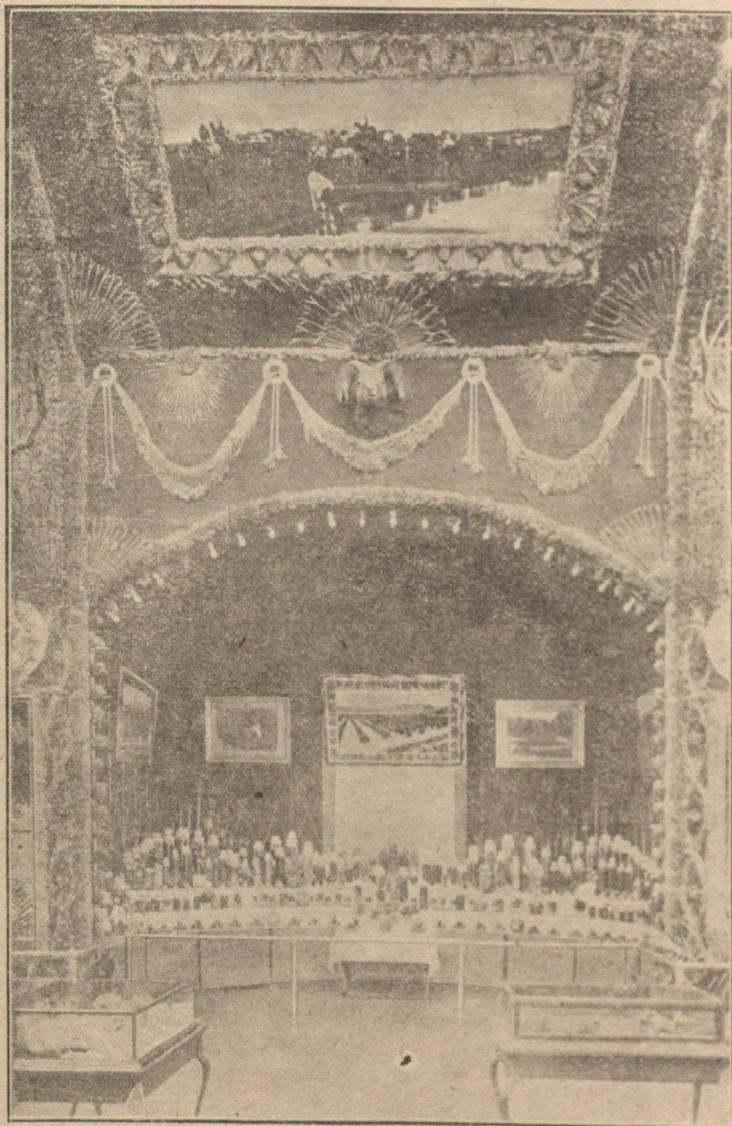
L'édifice tout entier était tendu d'andrinople rouge, d'un ton très agréable à l'œil. Sur ces tentures, un goût délicat avait dessiné des arabesques, des bouquets, des pendentifs, au moyen de nos graminées et autres plantes fourragères. L'or des épis, les nuances douces des graminées ressortaient avec un rare bonheur sur la couleur vive et seyante des draperies.

Quatorze colonnes, entourées de glaces, aux intersections desquelles étaient suspendus des paniers de nos plus belles fleurs des champs, supportaient le toit de l'édifice.

Sur les murs, des têtes d'orignaux, de caribous, de buffles, disposées de distance en distance, ajoutaient encore au cachet typique et original du pavillon.

L'effet de cet ensemble était vraiment superbe, et le peuple italien, à l'âme naturellement artistique, saisissait, dès son entrée dans notre pavillon, cette exposition aux décors harmonieux et uniques, et manifestait son admiration par de bruyantes et sincères exclamations.

Signalons encore, avant de terminer cette description sommaire, à l'extrémité sud du pavillon, un immense diorama, où la faune canadienne, dans toutes ses zones et sous toutes ses latitudes, était représentée, depuis l'ours blanc du pôle jusqu'à l'oiseau-mouche de notre climat plus chaud. Autour de ce diorama, les visiteurs se pressaient en grand nombre.



LE CANADA A L'EXPOSITION DE MILAN

Exhibit de fruits Canadiens, comprenant les pommes, prunes, etc.

quand l'Italie ne possède pas même une seule mine de charbon.

Il n'a pu qu'être singulièrement impressionné du fait que l'échantillon de pin qu'il ne pouvait s'empêcher de remarquer parmi le splendide étalage des bois de nos forêts, provenait d'un arbre plus haut que la cathédrale de Milan.

était exposé dans notre pavillon appartenait au gouvernement canadien, ce qui avait eu pour premier mérite de bannir la vulgaire réclame personnelle, de rapporter tout à la gloire de notre beau pays, en même temps que d'offrir la meilleure et la plus juste vue d'ensemble possible

Un mot aussi, du petit kiosque construit avec des minéraux concassés, appartenant à nos différents échantillons de minerais. Ainsi les colonnes de ce kiosque étaient en quartz de la Nouvelle-Ecosse et de la Colombie-Anglaise ; les murs en albâtre dépoli blanc et rose. Pour donner la couleur verte aux feuilles d'érable qui ornaient son fronton, on se servit de phosphate de chaux. Le mot : Canada, était formé, sur la façade, au moyen de minerais de cuivre.

Ce kiosque renfermait un coffrefort contenant des lingots et de la poudre d'or du Yukon. Le tout, éclairé à la lumière électrique. L'on pouvait difficilement trouver mieux pour frapper l'imagination et donner une idée meilleure de l'importance et des richesses du Canada.

J'aimerais à vous peindre l'émerveillement causé par le Pavillon Canadien à l'Exposition Universelle de Milan ; tout ce que j'en écrirais, je le sens, resterait au-dessous de la réalité. Mais de tous les pavillons, je puis affirmer, sans exagération aucune et sans le vulgaire dessein de flagorner le gouvernement que ce fut celui du Canada qui fut le plus admiré et le plus visité.

Pour donner quelque idée de l'affluence qui s'y portait, je dirai, statistique en main, que dans une seule journée, 50,000 personnes, soit une moyenne de 432 personnes par cinq minutes, ont fait le tour du pavillon.

Plus de 250,000 brochures, imprimées en italien, en anglais et en allemand, contenant des données très exactes sur les industries, le sol, le climat et les productions du Canada ont été distribuées sur demande.

La plupart des visiteurs ignoraient qu'il y eût, de l'autre côté de l'Atlantique, un pays appelé Canada, presque aussi vaste que l'Europe, possédant en fait de minéraux, des richesses inépuisables, et plus de ressources agricoles qu'aucun autre pays du monde.

Ceux qui avaient entendu parler du Canada ne le reconnaissaient que comme un pays de neiges et de glaces, où les habitants devaient constamment se vêtir de fourrures, à la façon

des Esquimaux. Ils ont donc été frappés d'étonnement devant le grand nombre de nos industries, les productions variées de notre sol, attestant de conditions climatiques exceptionnellement belles et désirables.

L'ignorance des Européens relativement au Canada ne doit pas nous surprendre, si l'on considère que dans les livres et les cartes dont on se sert dans les écoles publiques, on trouve à peine une simple mention de notre pays. D'autre part, toutes les illustrations qui leur viennent de nous, ne représentant, pour la plupart, que des paysages d'hiver, justifient l'opinion qu'ils ont de notre climat. Heureusement, ces impressions défavorables s'effacent rapidement depuis les expositions successives qui ont eu lieu en Europe, et auxquelles nous avons participé, et ce résultat — entre mille autres plus importants encore — suffirait, cependant, pour dédommager le gouvernement canadien des dépenses qu'il encourt à ces diverses expositions.

Quant aux avantages matériels que le Canada devra retirer de ces expositions, il serait difficile d'en calculer l'étendue.

Pour ne parler que de celle de Milan, le gouvernement italien ayant vu les ressources de notre pays et compris les avantages immenses qu'il pourrait en retirer, a paru très désireux d'établir de fortes et durables relations commerciales avec le Canada. Les raisons qui militent en faveur de ces relations ne manquent pas. Pour n'en citer que quelques-unes : l'Italie ne possède pas une seule mine de charbon. Obligée d'aller chercher ailleurs le combustible dont elle a besoin, elle a acheté, l'an dernier, en Angleterre, plus de quatre millions de tonnes de charbon. Pourquoi ne viendrait-elle pas s'approvisionner à nos inépuisables houillères ?

Dé plus, l'Italie a acheté à l'étranger, en une seule année, huit cent mille tonnes de fonte. Elle la trouvera, chez nous, en très grandes quantités.

Son sol, appauvri par une culture de plusieurs centaines d'années, a besoin de fertilisation. Jusqu'ici, elle a dû prendre ailleurs, et payer très cher, les engrais, dont elle se sert pour le nourrir ; le cultivateur italien ne pouvait s'empêcher de regarder d'un oeil d'envie notre superbe exposition de phosphate de chaux qui lui serait d'une si grande utilité pour ses terres, si des relations commerciales entre son pays et le nôtre lui permettaient de l'importer à des prix de revient relativement peu élevés.

Il en est de même d'une grande quantité de nos produits : le bois, par exemple. Les fabricants italiens d'instruments de musique souhaitent notre érable piqué dont ils se serviraient avec tant d'avantage dans la fabrication des boîtes de violons, tables d'harmonie, etc.

On a reçu au pavillon canadien de nombreuses demandes pour le bois de merisier, de frêne, de bouleau, de hêtre, de sapin qu'on appelle, en Europe, pitchpin, qu'on voulait faire servir à la fabrication des plus beaux meubles.

Le peuple italien est très friand de poisson, dont il fait d'ailleurs, à cause de la rareté et de la cherté de la viande, une énorme consommation.

Malheureusement pour eux, ils sont obligés de l'importer en grande partie. Les eaux de la Méditerranée sont chaudes, le poisson une fois retiré des filets, ne peut demeurer longtemps en bon état de conservation. Quand la pêche est abondante, le poisson est déjà gâté avant qu'on ait pu le saler, et les appareils frigorifiques sont inconnus en Italie.

Quelle source de revenus pour le Canada amènerait un commerce direct avec l'Italie ! Ces produits que je viens d'énumérer — et que d'autres encore — trouveraient sur les marchés italiens un débouché dont on ne saurait exagérer ni les avantages, ni les profits.

L'Exposition canadienne, à Milan, a été l'objet des commentaires les plus favorables et les plus élogieux de la part de la presse italienne.

C'est avec plaisir que j'enregistre ici, parmi les journalistes les plus dis-

tingués, le nom du chevalier Pini, correspondant du "Sole", le journal le plus populaire et le plus répandu de toute l'Italie, qui par ses articles sympathiques, ses appréciations flatteuses a servi les intérêts du Canada auprès du public italien de la meilleure façon, Le chevalier Pini est

la reine-mère Marguerite, ne s'est pas arraché des cris d'admiration; le contentée d'une seule visite, elle a témoigné le désir de revenir une seconde fois au Pavillon et aucun de ses détails ne lui est échappé. Elle ne cachait pas son enthousiasme pour tout ce qu'elle y voyait. Chose curieuse, c'est l'exposition de minéraux

fil de notre amiante a six et huit pouces de longueur, ce qui le rend très précieux; on ne peut trouver nulle part ailleurs, paraît-il, un fil d'amiante de cette longueur. La reine Marguerite en a été si charmée qu'elle a témoigné le désir d'en posséder un échantillon; ainsi que vous le pensez bien, on a immédiatement, et, avec bonheur, accédé à son souhait.

Le succès de l'Exposition canadienne, à Milan, a dépassé toutes les prévisions; c'est un résultat très heureux non seulement pour notre pays qu'elle représentait mais pour le gouvernement qui l'a préparée. Ces expositions de nos produits, de nos richesses sont des sementes fécondes jetées à travers l'Europe; déjà, nous en avons recueilli des fruits, et la moisson se fait de plus en plus belle, de plus en plus abondante.

Le Pavillon du Canada, à Milan, a su conquérir toutes les sympathies, grâce à l'aménité, à la courtoisie et à l'obligeance des messieurs qui composaient la commission.

On vivait là comme en une grande famille dont le bon M. Hutchison était le chef estimé et obéi. La paix et la concorde sont de puissants facteurs au succès; nous avons le tort nous, Canadiens, de l'oublier trop souvent.

Françoise.

Entrez Mesdames



Nos trois Pharmacies sont aussi attrayantes qu'une maison bien tenue; tout y est propre et rangé.

Une pharmacie bien tenue demande un personnel compétent et dévoué. Dans chacune de nos Pharmacies un gérant intéressé est responsable de la bonne administra-

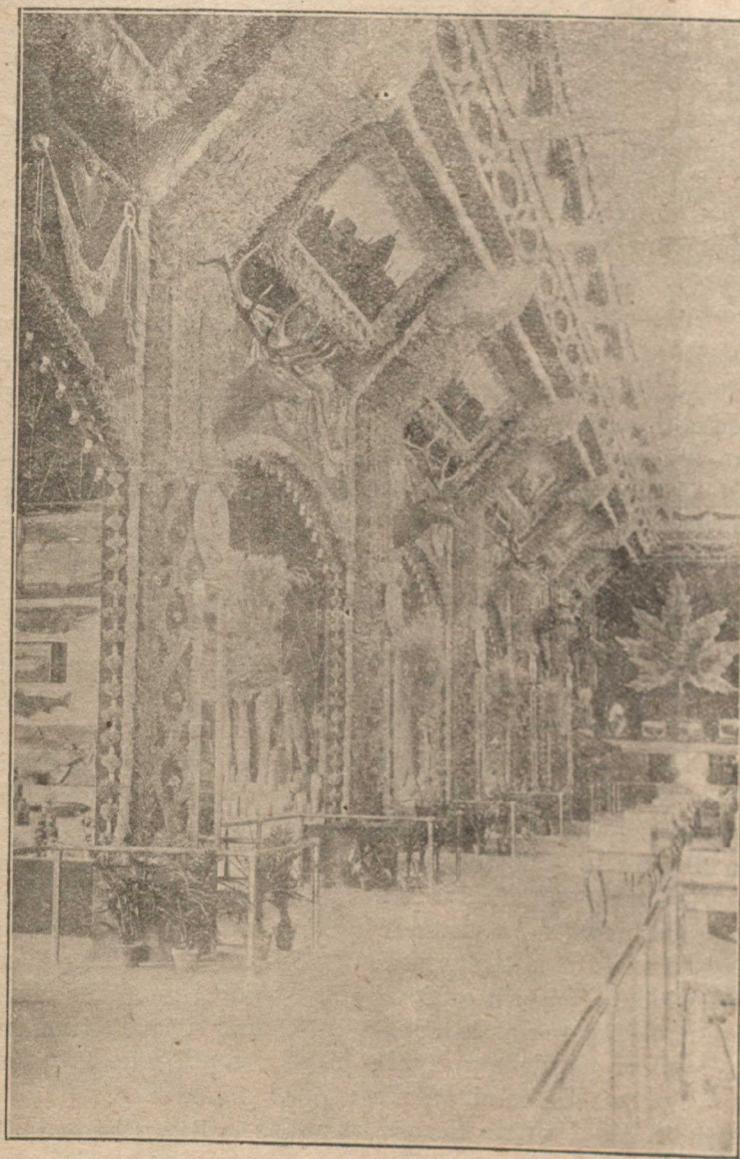
tion. Nous vous invitons à entrer et à examiner notre choix de PARFUMERIE, les meilleurs marques et les odeurs les plus nouvelles.

BONBONS FRANÇAIS ET CHOCOLATS de Lowney et de McConkey, frais et délicieux.

Les prescriptions ne sont préparées que par des assistants d'expérience.

HENRI LANCTOT

3 PHAR- (295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis)
MACIES (820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur)
447 rue Saint-Laurent, près de Montigny.



LE CANADA A L'EXPOSITION DE MILAN

Poissons, céréales, légumes et fruits.

resté, je me hâte de l'ajouter, le plus sincère et constant ami des commissaires canadiens et des compatriotes qui ont visité l'Exposition.

Tout ce que l'Italie compte de plus distingué a honoré de sa visite le Pavillon canadien à Milan. Le roi et la reine y ont été reçus et ont témoigné un intérêt très vif à nos exhibits; qui a le plus longtemps retenu son attention. Elle a étonné par l'étendue de ses connaissances, les messieurs qui l'accompagnaient, et, si j'osais, je pourrais ajouter, que plusieurs de ses questions ont réduit à quia bo nnombre d'entre eux.

Les échantillons d'amiante lui ont

Droit au Cœur

Par LOUIS FRÉCHETTE.

Ceci est une histoire vraie. On peut trouver, consigné dans les journaux du temps, le dénouement du drame qui eut lieu à Québec vers 1862 ou 1863, et fit grande sensation dans les cercles aristocratiques de la ville. Nous n'avons modifié ou dissimulé que juste ce qu'il fallait pour masquer l'identité des acteurs.

C'était un charmant et brave garçon qu'Auguste Morier. Intelligence d'élite, nature généreuse au possible: une de ces organisations vibrantes, toute de sensibilité et de tendresse, qu'une nervosité pour ainsi dire maladive pousse vers toutes les exagérations du sentiment, soit dans la joie, soit dans la peine.

Nous nous étions liés au collège, et je fus peut-être son dernier confident.

Tout le monde sait un peu comment se forment ces amours de première jeunesse que trop de parents ont le tort de traiter à la légère, et de laisser grandir inconsidérément pour le malheur de pauvres enfants sans expérience, et quelquefois pour le regret éternel de ceux à qui leur bonheur avait été confié.

Auguste Morier avait un de ces amours au cœur. Amour profond, sans bornes, né à l'aurore de sa jeunesse, et qui devait effeuiller une à une toutes ses illusions, et finalement lui donner le coup mortel.

Pauline Frémont, sans être d'une beauté classique, avait dans le timbre de sa voix, dans la grâce du sourire et dans l'expression câline du regard, un charme subtil encore plus captivant peut-être que cette perfection des traits qui fait les beautés célestes. Auguste l'adorait comme son Dieu et la vénérait comme une madone.

De son côté, outre une intelligence qui lui valait des succès exception-

nels dans ses études, le jeune homme possédait d'autres qualités bien précieuses aux yeux d'une fille d'Eve: belle tête, taille avantageuse, port gracieux, manières distinguées; et tout cela embelli par une grande douceur de caractère. Il ne lui en fallait pas plus pour être aimé, et il le fut sincèrement, quoique d'un amour un peu moins désintéressé que le sien.

Quand elle était aveuglement chérie, sans calcul, sans arrière-pensée, avec le dévouement absolu d'un cœur prêt à sacrifier avec joie tout ce que la vie peut avoir d'ambitieuses promesses, il se mêlait à son amour, à elle, beaucoup de cet égoïsme, bien naturel après tout — et souvent inconscient — qui cherche surtout dans l'être aimé, le mot de la grande énigme pratique de l'existence.

Elle n'ignorait pas la profondeur du sentiment qu'elle avait inspiré; mais, du même âge que son ami, elle était — les femmes le sont toujours, dans ces conditions — plus avancées que lui dans les choses de la vie. Son instinct féminin ne tournait plus vers les chimères. Ce qu'il y avait au fond de son amour, c'était moins la conscience du bonheur qu'elle pouvait donner que la pensée de celui qu'elle pouvait recevoir. En d'autres termes, elle voyait moins dans Auguste Morier l'homme de cœur qui l'adorerait toute sa vie, que l'homme de talent qui lui assurerait un avenir enviable.

Il faut bien ajouter à cela que la famille du jeune homme avait une certaine fortune, et que, sans compter sur un héritage bien considérable, il pouvait au moins s'attendre à ce que les débuts de sa carrière fussent plus ou moins favorisés par les avantages d'une aisance relative. Lui ne s'inquiétait en rien de tout cela;

mais elle y songeait, sans trop s'en rendre compte, il est vrai; et — la plus sage des deux sans doute — quand le jeune amoureux, au sortir du collège, entra dans la vie comme on entre dans un rêve, elle supputait déjà les chances d'avenir qu'il pouvait avoir en perspective.

Mais pour l'un comme pour l'autre rien des désillusions les attendaient sur le seuil de la porte.

Auguste Morier avait jusque-là songé à embrasser une profession libérale; mais la fatalité devait modifier ses projets.

Son père — ai-je dit que la famille habitait la campagne? — mourut subitement et, grâce à une série de malheureuses spéculations, il laissait sa famille à peu près ruinée, et dans l'impossibilité de pourvoir aux dépenses du jeunes hommes durant son stage universitaire.

Adieu les plans d'avenir, la vie indépendante de l'étudiant, la toge de l'avocat et du médecin, les espérances de clientèle et de professorat. Il fallait à notre jeune ami — et tout de suite — trouver le moyen d'utiliser son travail pour aider à sa vieille mère tout en pourvoyant à ses propres besoins.

Pour la première fois, il se trouvait en face des froides nécessités de l'existence, et ouvrait les yeux à cette cruelle vérité que la vie n'est ni un roman ni une idylle où l'amour et la poésie tiennent la première place. Aussi ne fut-il pas long à comprendre que l'aphorisme "une chaumière et son cœur" n'avait plus guère cours dans les conditions actuelles de notre société.

A quel saint se vouer, il ne le savait guère. Trop peu débrouillard pour trouver le fil d'Ariane qui pouvait le conduire à travers le dédale des difficultés amoncelées devant lui, il allait tomber dans le découragement, lorsqu'un ami de son père vint à la rescousse en lui obtenant une petite situation de commis dans une banque, à Québec.

Ce n'était à vrai dire que le pain quotidien; mais — nous l'avons fait comprendre — Auguste Morier vivait plus dans les nuages que sur la ter-

re, et le voilà encore à chevaucher éperdument sur le pégase de son imagination.

Après tout, la carrière de banquier était honorable et lucrative. S'il n'y trouvait pas les succès retentissants du parquet ni des chaires universitaires, il pouvait y faire fortune; Pauline l'aimait assez pour être heureuse à moins. Son traitement était peu élevé, mais Paris ne s'est pas construit en un jour; il y avait commencement à tout; on n'avait qu'à laisser faire le temps. Du reste, n'y a-t-il pas un dieu pour les amoureux? Et Pauline était là pour l'aider de ses encouragements.

En somme, la perspective était encore belle, et rien ne faisait prévoir l'effondrement des espérances qui paraissaient on ne peut plus légitimes.

Hélas! cela ne devait pas durer. Après quelques mois d'un travail pénible et ardu, le pauvre jeune homme s'aperçut que les aptitudes indispensables pour réussir dans sa nouvelle carrière lui manquaient totalement. Malgré toute son assiduité et sa bonne volonté, les difficultés de sa tâche quotidienne, au lieu de s'aplanir avec le temps, semblaient au contraire s'aggraver et se multiplier. Il sentait que ses patrons, s'ils le toléreraient toujours et lui montraient encore de la bienveillance, avaient de moins en moins confiance en son habileté, et désespéraient d'en faire jamais un comptable de profession.



Bref, au bout d'un an de cette vie cruelle et décourageante, il avait perdu tout espoir d'avancement; et, s'il eût pu découvrir ailleurs, il n'eût pas hésité à chercher sa vie dans une sphère plus en rapport avec la nature de ses talents.

Mais que faire, en dehors des professions libérales, avec les quelques connaissances littéraires et le léger bagage de grec et de latin qu'on apporte avec soi en sortant du collège. Il tenta du journalisme. Quelques articles assez bien tournés lui valurent l'offre d'un traitement mensuel de moitié inférieur à celui qu'il recevait à la banque!

Il songea à s'expatrier à tous hasards; mais Pauline était là. Son propre bonheur, à lui, il l'aurait volontiers sacrifié; mais comment briser le cœur de Pauline?

Le pauvre naïf! il était loin de s'imaginer qu'on songeait à démontrer une fois de plus — à ses dépens — que les malheureux ont toujours tort, même auprès de ceux qui font profession de les aimer.

Les deux amoureux continuaient à se voir presque tous les jours, cependant. Je l'ai dit, Pauline était jolie; elle appartenait à une famille qui, sans être précisément riche, était avantageusement alliée et entretenait les meilleures relations sociales. Elle était donc très recherchée, et bon nombre de personnes s'étonnaient de ce que, dans sa position et à son âge — elle avait maintenant vingt-deux ans — elle attachât ainsi ouvertement son sort à celui d'un jeune homme, qui avait bien quelques avantages personnels, il est vrai, mais qui était absolument sans fortune et sans avenir.

On en glosait, on en faisait la remarque aux parents, qui eux-mêmes déploraient aujourd'hui ce qu'ils avaient permis et même encouragé jusque-là.

Il en résultait des observations, des réflexions, trop judicieuses pour ne pas déconcerter la jeune fille. Elle aimait toujours Auguste; mais elle ne pouvait fermer les yeux à l'évidence des faits; et comme elle n'avait pas assez d'énergie de caractère pour s'arc-bouter contre l'opinion de tous ceux qui l'entouraient, la situation devenait de plus en plus tendue.

Les deux amoureux eux-mêmes en ressentaient les effets malgré eux. Quand ils se rencontraient — et c'était le plus souvent à la dérobée maintenant — ils se manifestaient mutuellement la même tendresse, mais ce n'était plus avec le même abandon qu'autrefois.

En plus d'une occasion il y avait eu entre eux de légers froissements. Pauline, qui jusque-là s'était abandonnée aux vagues espérances d'un simple amour partagé commençait à parler sérieusement du mariage, et

laissait percer une impatience qui mettait le pauvre Auguste au désespoir. Il se sentait devenir un fardeau, et de chacune de ces promenades, soit sur les ramparts ou sur la terrasse Durham — deux des sites les plus merveilleux du monde — il revenait les yeux rougis et le cœur bourrelé, veule, accablé, abattu, se rongant les poings dans la rage de son impuissance.

Et nulle perspective devant lui! Pas une planche de salut à laquelle rattacher ses chères espérances, qu'il voyait sombrer une à une dans le naufrage de ses illusions. Après deux ans d'efforts, il se trouvait encore au même point, avec cette seule différence qu'il avait désormais la conscience bien arrêtée de son insuccès définitif. Dans dix ans il ne serait pas plus avancé.

Pourtant, s'il souffrait, c'était surtout pour Pauline, qui lui confiait maintenant les mille et une tracasseries auxquelles elle était en butte.

— Séparons-nous, disait le pauvre Auguste avec un sanglot sur les lèvres, et sois heureuse sans moi.

— Tu ne m'aimes plus! répondait Pauline, qui instinctivement aurait voulu rejeter sur son ami la responsabilité d'une rupture.

Puis arriva l'heure des récriminations, des légers reproches, des allusions d'autant plus amères qu'elles étaient plus voilées. La vie du pauvre Auguste devenait un martyre continuel qui le rendait encore plus impropre à son travail journalier.

Tout s'embrouillait dans son esprit; les distractions succédaient aux distractions, les erreurs aux erreurs; et le pauvre malheureux voyait venir avec effarement le jour où l'administration de la banque lui signifierait son congé.

Il marchait pour ainsi dire à tâtons dans la vie, n'ayant devant lui qu'une lueur: l'amour de Pauline. Il suivait cette lueur avec une confiance aveugle; la seule pensée qu'elle pouvait s'éteindre un jour lui semblait un sacrilège. Pauline renoncer à lui, le renier, l'abandonner, cela lui semblait la plus monstrueuse des impossibilités. [A suivre]

A Travers les livres, etc.

M. Léon Berthaut, déjà bien connu du public montréalais, vient de faire paraître un roman, intitulé "L'Absente" qui ferme le cycle des ouvrages destinés à faire connaître les choses et gens de la mer.

"Avec Fantôme de Terre-Neuve," nous écrit le romancier, je plaidais la cause de nos braves pêcheurs; dans le "Pilote No 10," j'exaltais l'héroïsme des braves gens qui sont les auxiliaires des capitaines; enfin, c'est à l'honneur de ces derniers eux-mêmes que je publie "L'Absente", en complétant ce que j'ai pu dire déjà de la vie au port, sur les côtes et dans les espaces merveilleux du grand large.

"Il n'échappera pas au lecteur que, si j'ai employé la forme du roman pour susciter plus facilement dans les masses le culte du courage et de la beauté par l'amour de la mer et l'admiration de ses héroïques serviteurs, je me suis efforcé, en atteignant à la plus exacte vérité, de faire une œuvre qui, littérairement, puisse vivre d'elle-même, par le seul intérêt psychologique ou dramatique, et aussi par souci de la forme."

"L'Absente", quoique formant une œuvre distincte, fait partie d'un ensemble qui constitue, en vérité, une étude jusqu'alors inédite et non moins intéressante qu'utile au point de vue patriotique et humain.

C'est une lecture à recommander.

J'ai lu, avec curiosité d'abord, avec plaisir et intérêt ensuite, le lever de rideau, intitulé "Agence matrimoniale", écrit par M. le Dr. Prévost.

La thèse, — car c'est une pièce à thèse et combien sa valeur en est augmentée! — est jolie. L'auteur soutient que l'amour seul ne fait pas les mariages heureux: il faut que la raison, la raison surtout préside à la cérémonie. La théorie du Dr Prévost trouvera sans doute peu de détracteurs. Pourvu maintenant que la pratique soit aussi facile. C'est un sujet, en tout cas, qui ne saurait manquer d'exercer la verve de plus

d'un chroniqueur. L'amour et la raison! quelle alliance bien assortie, mais combien peu souvent ces deux qualités se rencontrent aux pieds des saints autels! Ne décourageons personne.

Remerciements au Dr Prévost pour l'envoi d'un exemplaire.

•••

Un correspondant m'écrit à propos du livre, "Quelques poètes", de M. Arnould, et s'indigne que l'auteur ait fait suivre son nom et sa qualité de professeur de littérature à l'Université de Poitiers, de cette autre: "En mission à l'Université Laval de Montréal",

"En mission! Quelle mission!" s'écrie mon correspondant.

Je reconnais bien là la susceptibilité canadienne toujours prête à s'alarmer. Il est de fait, cependant, que tant de gens se sont érigés auprès de nous en missionnaires que le mot mission nous sonne mal aux oreilles.

Mais, ici, mon correspondant anonyme a tort, et il le reconnaîtra de bonne grâce, M. Arnould n'ayant pas démissionné de ses fonctions de professeur à l'Université de Poitiers, y reste toujours attaché, et, par conséquent, n'est ici qu'en mission, — c'est le terme qu'il convient d'employer — jusqu'à ce qu'il aille, là-bas, reprendre sa chaire de littérature.

Si cette mission mérite à l'auteur de "Quelques poètes" les palmes, sinon du martyre, au moins celles de l'Académie, n'y trouvons pas à redire. Pour ma part, je me réjouirais que son étude "L'organisation de l'Eglise catholique au Canada," au cours de laquelle, il rend un sincère hommage "à la remarquable ouverture d'esprit chez les femmes catholiques du Canada, que l'on rencontre à la tête de toutes les initiatives, dans les domaines littéraire, artistique ou social," et, continue-t-il, "qui sont appelées à jouer un grand rôle dans l'éducation sociale du pays" je me réjouirais, dis-je, que cette remarquable étude reçut une récompense adéquate à son mérite.

•••

Remerciements aux messieurs du Conservatoire National pour l'envoi d'une "Barcarolle" aussi délicate que sentimentale, et qui bercera exquisement sans doute bien des heures de rêverie

Causerie

Je viens de lire une amusante boutade sortie de la plume leste et un peu gamine de Margot.

A l'en croire, les visites seraient une insupportable invention, une corvée pour l'hôtesse et pour la visiteuse, et la petite scène à laquelle elle nous fait assister est faite pour nous enlever à tout jamais le goût de faire des visites, si on accepte l'idée que l'exemple cité s'applique à la généralité des visites.

Mais voilà justement ce que je suis prête à discuter. Si on veut, on peut toujours trouver à s'intéresser sans ennuyer les autres. Mettons-nous bien dans la tête que dans toutes nos actions, nous trouvons ce que nous y mettons. Si nous partons l'âme ennuyée et lointaine, dans la seule pensée de nous débarrasser d'une obligation désagréable, nous ne rencontrons que de l'ennui et du dégoût.

Mais il est très facile que les choses se passent autrement et nous allons le voir ensemble.

Et d'abord ne nous montons pas la tête d'avance. Il est entendu que si nous ne voulons pas vivre en solitaire dans notre petit coin, nous devons, de temps à autres, voir chez elles ou chez nous les personnes qui font partie de notre cercle social.

Parmi ces personnes, quelques-unes sont agréables et ce ne peut être ennuyeux de les voir, d'autres sont sympathiques et c'est un vrai plaisir de les rencontrer.

Il reste celles qui ne nous intéressent pas. Vous êtes-vous déjà dit qu'elles intéressent leurs amis, qu'elles en sont aimées, et que notre indifférence vient de ce que nous les ignorons complètement, ou que nous les jugeons sur des apparences qui peuvent nous tromper?

Autant je trouve vulgaire et laide la grosse curiosité à l'affût pour découvrir les habitudes, les faiblesses et les petits secrets des familles où elle pénètre, autant je prise la fine curiosité qui sait observer pour décou-

vrir les âmes, et vous ne doutez pas, chères lectrices, que vous en ayez une, et chacune trouve la sienne digne d'intérêt, n'est-ce pas? Et ne pensez-vous pas que si vous vous considérez les unes les autres avec bienveillance et attention vous ne feriez pas de très jolies découvertes?

Je vous avoue que moi je la guette et je l'attends cette âme légère ou profonde, douce ou violente, tendre ou sévère, souple ou inflexible, je la vois passer dans un sourire, dans un rayonnement des yeux, dans un pli qui se fronce, dans une note de la voix qui se brise, dans une ombre qui passe sur la figure mobile, et je n'ai jamais eu le temps de m'ennuyer, ainsi occupée, même avec ceux que les autres trouvent assommants.

Ils sont insignifiants, m'assurez-vous? Voilà justement ce que je ne puis admettre sans aller y voir, peut-on être insignifiant quand on vit, qu'on pense, qu'on aime et qu'on souffre, et osez dire que vous avez déjà rencontré de véritables statues qui ne sentaient rien!

Il faut maintenant vous dire mon secret, c'est qu'à cette recherche des âmes, j'apporte mes petits moyens.

Mon grand plaisir c'est de deviner ce qui intéressera chacune de celles que je fais ainsi poser devant moi, et j'ai résolument mis de côté comme inutiles à mon enquête, les banalités sur la température, le prochain bal et les mariages en perspective.

Le moins de potins possibles, car en les discutant je ne vois que la mondaine et non la femme que je cherche.

Si mon flair m'a bien servie, si j'ai dit "la chose" qui éveille l'intérêt, il arrive que je suis moi-même intéressée parce que tout ce qui est humain me donne le désir de le pénétrer afin de le comprendre.

C'est un peu notre cœur qui se retrouve dans un cœur qui bat comme le sien.

Vous est-il arrivé d'aller au salon avec une âme inquiète, un peu angoissée et d'être rassérénée par la vue d'un doux visage souriant où le bonheur rayonne. Combien de fois vous avez été distraite par une causerie

animée et fine qui vous faisait oublier vos petits tracas? Ou mieux encore, n'avez-vous pas déjà été apaisée et fortifiée par l'élévation et la bonté qui émanent de certaines âmes que vous vénérez?

Vous ne leur avez pas dit un mot de ce qui vous préoccupe et pourtant une intuition merveilleuse leur a fait dire la phrase qui s'enfonce dans l'esprit et qui y reste pour l'aider.

Pourquoi ne cherchiez-vous pas à être cette douce influence qui passe en faisant plaisir et en laissant un petit souvenir aimable?

Pensez-vous que si, quatre ou cinq fois dans une après-midi, vous avez semé un peu de joie vous avez perdu tout à fait votre temps?

Au fond, allez, quand nous nous désintéressons si bien des autres, c'est par orgueil, parce que nous nous croyons supérieurs à eux, ou par égoïsme, nous sentant incapables de sortir de notre cher moi.

Je ne vois rien là de bien admirable et personne ne me fera croire que c'est une preuve de supériorité.

Certes, je ne plaide pas ici pour la vie mondaine à outrance, et je considère que les visites et les relations mondaines doivent faire partie de nos devoirs et non constituer le fond de notre vie.

Mais j'affirme que les relations sociales étant nécessaires, il faut essayer de les rendre utiles et agréables en y apportant un peu de notre cœur qui nous empêchera de rester étrangère à ceux qui sont sur notre chemin.

Plus le moi se renferme et se replie, plus il se rapetisse, plus le "moi" s'ouvre et s'étend pour atteindre les autres, plus il s'agrandit pourvu qu'il soit animé d'une intention bienveillante et charitable.

Voilà du mien sérieux à propos de visites? Je ne crois pas. Beaucoup de femmes se plaignent amèrement de cette nécessité qu'elles rendent détestable par leur manière de l'envisager; elles trouveront peut-être dans mes réflexions de quoi les orienter autrement.

Notre Feuilleton

Nous commençons, avec ce numéro, la publication du roman "Au But", écrit par Marie Thiéry. Nous ne savons si cet auteur est beaucoup connu au Canada, mais nous pouvons assurer d'avance nos lectrices que rien n'est plus gracieux que son style, plus intéressant et plus honnête que ses romans.

C'est un délice de lire cet auteur, et nous sommes heureuse d'offrir cette ravissante primeur aux abonnés du "Journal de Françoise".

Mariage

Le mariage de Mademoiselle Louise Fréchette, fille cadette de M. Louis Fréchette, chevalier de la Légion d'honneur, avec M. Henri Béïque, avocat, fils de l'honorable sénateur F.-L. Béïque, a été célébré jeudi matin à 7½ heures, en la chapelle particulière de l'Archevêché.

M. Guillaume Couture présidait à l'orgue et rendit la marche nuptiale de Mendelssohn. Pendant la messe, M. Laurendeau chanta quelques soli. Sa Grandeur Mgr Bruchési donna la bénédiction nuptiale.

La mariée, accompagnée de son père, portait un costume — création parisienne — couleur beige-rosé, boléro brodé, avec toque d'hermine ornée d'un oiseau de paradis, étole et manchon d'hermine. Elle tenait un ravissant bouquet de roses blanches. L'hon. M. Béïque était le témoin de son fils.

Mme Fréchette portait une riche toilette noire en éolienne et Mlle Fréchette une délicieuse robe blanche.

Mme Béïque, indisposée, n'a pu assister à la cérémonie.

Immédiatement après la cérémonie, M. et Mme Henri Béïque sont partis pour New-York, en route pour les Antilles, la Jamaïque et l'Amérique du Sud.

La maison Mille-Fleurs, 1526, rue Sainte-Catherine se tient à la disposition des dames pour tous renseignements et prix concernant les chapeaux.

Le vocabulaire de Madame du Barry

Madame de Pompadour avait été trouvé "caillette" à Versailles. Mais quelle supériorité d'intelligence et d'éducation n'avait-elle pas sur la du Barry! Et quelle décadence à la cour lorsque celle-ci y régna! Elle ruina définitivement le respect encore attaché à la royauté, fit bafouer, amoindrir et ravalier à son triste niveau les institutions et les traditions de la monarchie.

Tandis que la Pompadour s'était assise sur les marches du trône avec une aisance aimable, et une décence pleine de grâce, se pouvant flatter de remplir un rôle politique soutenu et de peser sur les destinées de la France et de l'Europe, la du Barry se contenta de dissiper les deniers publics et de faire traîner, avec la plus parfaite insouciance, les fleurs de lys au ruisseau.

On a dit de la du Barry qu'elle était "bonne fille". C'est tout le maigre éloge qu'on en puisse faire. Sa fortune, en tous cas, ne l'avait guère transformée. Elle conserva toujours de bas instincts, une tenue déplorable et un langage qui rappelaient trop aisément son origine. On en pourrait citer mille traits.

Un jour, elle buvait à même dans la cuiller à servir le punch qu'elle remettait ensuite dans le bol, et comme le roi lui reprochait de "faire boire son crachat à tout le monde," elle répondit insolamment:

—Eh bien! je veux que tout le monde boive mon crachat!

Il lui échappait des bévues, qui faisaient éclore de méchants sourires et gonfler des gorges chaudes derrière les éventails des dames bien nées de la cour.

Pontant au pharaon, elle s'écriait devant la carte fatale:

—Ah! je suis frite!

Et une mauvaise langue de répliquer:

—Il faut vous en croire, madame, car vous vous connaissez mieux que nous en marée...

Le prince de Condé se plaignant d'une grâce reprise, disait devant le roi:

—C'est bien cruel, car vous m'aviez promis la place de grand-maître de l'artillerie.

—C'est vrai, répondait la du Barry, je vous l'avais promise. Eh bien, je vous la "dépromets".

Et elle lui tirait la langue dans la glace.

Elle entraîna le roi dans des plaisirs grossiers, remplaçant les grâces d'antan par les gaudrioles et le répertoire canaille des plus infâmes milieux. Elle garda jusqu'au bout son langage de harengère. Et, selon l'expression des Goncourt, les voûtes de Versailles, étonnées et honteuses, purent entendre ces paroles d'une femme à un roi de France:

—La France, ton café, f.... le camp!

Quand Louis XVI fut monté sur le trône on lui apporta l'ordre de son exil. L'ex-favorite ne sut que s'écrier:

—Le beau f.... règne qui commence par une lettre de cachet!

Il devait finir, pour elle aussi, sur l'échafaud.

Exposition intéressante

L'exposition annuelle des travaux ménagers sera ouverte le 2 mars pro-à la Galerie des Arts, (Art Gallery) au square Phillips. Le public pourra aussi admirer une exposition de dentelles, d'éventails, de miniatures, de broderies très intéressante.

C'est vendredi, le 15 de ce mois, à huit heures p. m. que Mme Léopold Rodier donnera une conférence sur l'art de décorer les maisons. Cette conférence aura lieu à l'école Mont-calm.

Mme Rodier en donnera une autre, sur le même sujet, à l'école Sarsfield, le lundi, dix-huit courant, à huit heures du soir. Le public est très cordialement invité à l'une comme à l'autre de ces conférences. L'entrée sera libre.

J. J. Rousseau

M. Jules Lemaitre, de l'Académie française, vient de commencer, à Paris, une série de conférences sur Jean-Jacques Rousseau. La "Revue Hebdomadaire" publiera trois de ces conférences.

L'IDÉAL

On se demandait, et avec raison, comment on avait pu réunir en ce salon de modes, autant de variété et autant de cachet dans les créations nouvelles. Tous les chapeaux sont des bijoux de chapeaux. L'assortiment en est grand, les prix abordables. On a là, du premier coup, ce qu'on veut, tant on a compris de servir même le goût le plus difficile.

Puis, avec toute cette coquetterie des chapeaux, il y a en plus ces costumes et des manteaux, l'une ne va pas bien sans l'autre. C'est plus qu'à souhait, je vous le dis et allez y voir, Mesdames... c'est l'Idéal.

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

Un numéro de gala

A l'occasion du carnaval, le "Samedi" vient de publier un numéro très soigné. Le frontispice est en couleurs; les autres gravures—très nom breuses—sont d'actualité. On trouve dans ce numéro plusieurs articles écrits pour la circonstance et des innovations assez nombreuses. Il y a aussi le commencement de "Saltimbanque," par Henri Germain, que le "Samedi", grâce à un contrat passé avec la Société de Gens de Lettres, de Paris, peut seul publier sur ce continent. Bref notre confrère vient de nous offrir là un numéro qui se recommande de toutes façons.

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire" du 2 Février

Envoi, sur demande, 8, rue de Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an.)

Partie littéraire: Jules Lemaitre; La Réforme morale de J.-J. Rousseau. Comtesse de Boigne; Mémoires, publiés par M. Charles Nicot-Haud. — 1. La Fin de Versailles. André Lichtenberger; Roman: L'Automne (VIII) (fin). Gabriel Boissy; Contre la réforme de l'orthographe. Enile Edwards; Nouvelle: Mme Fichoux. François Ricard; Le chemin de fer du Cap au Caire (avec une carte.) Jules Bertaut; Les Livres: Pierre Ioti. Jean Chantavoine; Chronique musicale. Les Miettes de la vie. — Les Faits de la Semaine. La Revue des revues françaises et étrangères... La Vie sportive. — La Vie mondaine.

Représentant: Léon Lorrain, 107, rue Saint-Denis.

Mesdames, gardez votre réputation d'élégante, en choisissant vos chapeaux au salon de modes Mille-Fleurs.

RECETTES FACILES

(Pour le Carême)

HARENGS FRAIS, SAUCE TARTARE. — Enlevez les filets de six harengs bien frais, faites-les mariner dans un peu d'huile et de vinaigre, poivrez, grillez et servez recouverts d'une sauce tartare.

MORUE AU VERT PRE. — Faites dessaler un beau morceau de morue et faites-la cuire ensuite dans du lait avec un morceau de beurre frais et des fines herbes hachées. Mettez le poisson sur un plat très chaud, saupoudrez de persil haché menu et ajoutez le jus de deux citrons.

Servez avec une sauce mousseline que vous pouvez remplacer économiquement par une simple sauce blanche ou une sauce au beurre.

OMELETTE SOUFFLEE (ENTREMETSUCRE). — Pour six personnes, cinq œufs.

Cassez les œufs en mettant les blancs dans un plat, les jaunes dans un autre. Mêlez les jaunes avec cinq cuillerées de sucre en poudre, un peu de vanille en poudre, mêlez et battez bien. Battez d'autre part, les blancs en neige très dure. Mêlez promptement blancs et jaunes; versez dans un plat mince, dans lequel vous aurez fait fondre gros comme une noisette de beurre; mettez à fourneau bien chaud, huit à dix minutes. Servez saupoudrée de sucre en poudre.

Cet entremets est très délicat, seulement il faut qu'il soit fait avec beaucoup de soin et servi avec célérité.

CONSEILS UTILES

POUR DONNER DU BRILLANT AUX MEUBLES DE CUIR. — Vous pouvez donner un éclat nouveau aux chaises plus ou moins défraîchies, en les frottant avec un tampon de flanelle préalablement trempé dans un blanc d'œuf.

FARINE POUR NETTOYAGE. — Quand un objet tricoté ou croché a perdu sa fraîcheur le meilleur moyen de le nettoyer, est de le saupoudrer de farine ordinaire ou de farine de maïs. Laissez séjourner pour quelques temps, puis secouez, et les taches partiront avec la farine.

MOYEN DE NETTOYER UN CHAPEAU EN FEUTRE BLANC. — Prenez un peu de soude ou d'essence d'ammoniaque, de l'argile et de la chaux éteinte. On peut enlever les taches de graisse en brossant avec une solution d'eau chaude et d'ammoniaque. Ensuite le chapeau devrait être entièrement recouvert de la pâte; laissez séjourner jusqu'au moment où elle sera parfaitement sèche, puis brossez légèrement.

L'amie d'enfance, quelque peu de sympathie que nous puissions avoir plus tard pour son caractère, a toujours sur notre cœur ce droit d'ancienneté qui seul devient un sentiment. — Z. Fleuriot.

Jolies
chaussures
pour
vous
mesdames



Styles
nouveaux
d'automne

A. LECOPMTE FILS

Argile Sainte-Catherine et Sarguier

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. **TEINTE DES CHEVEUX** pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité: ONDULATIONS-MARCEL

Tél. Bell: Uptown 2508 Montréal.

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

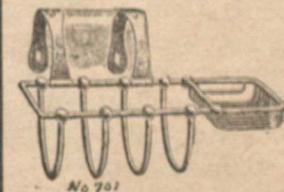
PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.
6 pharmacies: 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 309 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



No 701

Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette, Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
52 BLVD, ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig.

MONTREAL

"ANTIKOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORSAUX PIEDS!

Les plus beaux morceaux funèbres, bouquets de noce, paniers de présentation

Sont procurés à bas prix

Chez P. McKENNA & SON, coin des rues Guy et Sainte-Catherine



PAGES DES ENFANTS



Bel Enfant que veux-tu ?...

LEGENDE

Un jour dans l'humble maison de Nazareth, le pain manquait.

St-Joseph était malade et les riches pour lesquels il avait travaillé ne voulaient le payer que plus tard. Triste et inquiète la Vierge laissait tomber un regard anxieux sur son cher Jésus.

“Il est encore si jeune se disait-elle, et il souffre déjà.” “Mon enfant, dit la Mère, le pain nous manque ainsi que les deniers pour nous en procurer. Prends un panier et pars à Simonide, chez une riche veuve qui demeure là. On dit qu'elle est compatissante aux pauvres, elle saura nous aider.”

Jésus prend aussitôt un panier. La Vierge n'eut que le temps de déposer un baiser sur le front de son divin Enfant, et celui-ci se mit en route.

Le long du chemin, Jésus chantait de célestes cantiques, les petits oiseaux voletaient autour de lui et, ravivés de cette mélodie qui n'était point de la terre, l'accompagnaient joyeux.

Enfin on aperçoit le splendide palais.

Arrivé à la porte, l'Enfant Jésus frappe légèrement ; un esclave s'empresse d'ouvrir. —

“Bel enfant, que veux-tu ?”

“Je voudrais parler à la dame du palais, répondit l'enfant avec douceur.

“Monte cet escalier de marbre, et quelqu'un te conduira près d'elle.”

Jésus monte et trouve un autre esclave, qui lui dit de nouveau :

“Bel enfant que veux-tu ?”

“Je désire parler à la dame du palais.

L'esclave lui commanda alors de quitter sa chaussure, de peur de salir les soyeux tapis de Smyrne qui couvraient le parquet.

“Va, maintenant, ajouta l'esclave ;

aujourd'hui la dame donne audience aux pauvres et c'est l'heure fixée pour les recevoir.”

Toujours calme et toujours humble Jésus entre, salue courtoisement et attend, modeste, qu'on lui adresse la parole.

“Aimable enfant, que veux-tu ? demande la dame, mollement assise sur un siège doré.

—Ma mère n'a plus de pain ; elle m'envoie près de vous solliciter une aumône car nous avons bien faim.

—Mais Joseph ne travaille donc pas ?

—Non, il est malade depuis quelques jours.

— Je ne fais la charité qu'aux vrais pauvres, Joseph peut travailler.

—J'ai entendu dire à ma mère que les derniers travaux n'étaient point payés.

—Que dis-tu là ? Maintenant il faudra secourir tout le monde. Joseph est un bon ouvrier, j'en suis sûre ; je l'ai fait travailler dans mon palais il lui sera facile de gagner du pain pour toi et pour ta mère. Non, non j'ai déjà trop de pauvres à soulager ; je ne puis rien te donner. Va-t'en !

Toujours calme, toujours humble, Jésus s'incline et sort. En passant il salue les esclaves et, triste, reprend le chemin de Nazareth. La nuit approchait, ses forces étaient épuisées.

Aussi ne faisait-il plus entendre de célestes cantiques. Il marchait silencieux quand tout à coup il s'arrête et écoute. D'une modeste chaumière partaient des voix argentines qui chantaient, “Oh ! Jéhovah ! toi qui donnes la pâture aux oiseaux des champs, donne du pain aux enfants d'Israël.” Et une voix plus grave répondait : “Amen.”

Jésus s'associa à la prière de ces enfants. Quand l'un d'eux s'écria :

“Maman, regarde le bon Jésus est là. Laisse-le entrer, car nous l'aimons.”

Et sans attendre la réponse de leur mère, les enfants accourent près de Jésus et le pressent d'entrer.

“Regarde les beaux fruits que nous avons reçus. Viens, nous les partagerons avec toi !”.....

Et ils emplirent les poches du divin Enfant. Jésus sourit et laissa faire.

“Entre cher enfant, dit la mère, pourquoi es-tu seul sur la route à l'entrée de la nuit ?”

Toujours calme et toujours humble le Divin Enfant raconte qu'à la maison il n'y a plus de pain, mais il ne dit pas un mot du refus de la dame de Simonide...

“Tu dois avoir grand'faim Jésus, dit la compatissante Sérapie ; avoir faim à un âge si tendre.”

“Mais avez-vous vous-même de quoi manger dit Jésus.”—Ne t'inquiète pas, mon mari reviendra demain, il nous apportera du pain.”

Jésus se tenait immobile comme en prières. Et la dame le regardait ravi : il lui semblait voir un séraphin. C'était en effet plus que tous les séraphins ensemble. La charitable dame prend tout ce qu'il reste de provisions et les met dans le panier de Jésus.

“Prendstout, dit-elle joyeuse, afin que Marie et Joseph aient leur part ; ils en ont sans doute un grand besoin”.

Jésus accepte en souriant l'aumône de la pauvreté, remercie et reprend le chemin de Nazareth.

La nuit enveloppait la terre, la lune se cachait derrière les nuages, le sentier était désert et incommode ; les anges venaient à l'envie et cherchaient à prendre, pour le porter eux-mêmes le panier de l'Enfant-Dieu. Jésus les bénissait, mais refusait leurs services, disait : “Je suis venu ici-bas pour m'humilier et souffrir”.

Enfin, voici Nazareth.

Sur le seuil de la porte, la Vierge attendait le Divin Enfant. Celui-ci raconte ce qui lui est arrivé, la riche dame l'a renvoyé les mains vides, tandis que la pauvre et bonne Sérapie l'a charitablement traité et secouru.

Marie lui dit alors : “Mon enfant tu es Dieu et Seigneur du ciel et de la terre ; tu connais toutes choses,

PAGES DES ENFANTS

dis-moi pourquoi tu as été l'objet d'un accueil si divers dans ces deux maisons ?

— La dame qui m'a renvoyé les mains vides, répond Jésus, est généreuse envers les pauvres ; mais à moi elle n'a rien donné parce qu'elle agit par ostentation et vanité. Elle ne cherche que les louanges du monde, et c'est pourquoi elle n'aura que des récompenses terrestres ; elle verra s'augmenter ses trésors, s'emplir ses greniers. Pour elle les biens de la terre.

— Et celle qui habite la chaumière ?

— Oh ! celle-là aura une vie bien éprouvée ; à elle et aux siens les souffrances, trésors qui fructifient pour l'éternité.

Et joignant ses petites mains, Jésus lève au ciel ses yeux resplendissants et ajoute avec douceur :

“Ma mère, c'est à ces derniers qu'appartient le paradis” !

Jeux d'Esprit

CALEMBOUR

Quel est le jour de l'année qui rappelle le cri du chat ?

Quel est le plus ancien des animaux ?

DEVINETTE

Qui est-ce qui n'a ni chair ni os et qui a cependant quatre doigts et un pouce ?

Réponses à Jeux d'Esprit

Avez-vous dans mon deux, lorsqu'il est mon [premier, Entendu quelquefois les sons de mon entier ?

Rép. — Hautbois

Ont répondu : Marie-Antoinette Lalonde, Julien Saint-Amour, Justin Merleau, Marie-Louise Picard, Saint David de l'Auberivière ; Aimé Pouliot ; Amanda Tardivel, Québec ; Isabelle Olivier, Corinne Desjardins ; Eugénie Malhiot, Lévis ; Arsenault, Saint-Anselme ; Loulou Bélanger, Juliette Longtin et Maurice des Ormeaux.

Avec la première du contraire des mots suivants former un dicton de cinq mots :

Gain - Pauvre - Désespoir - Blanc - Dehors - Travail - Plaisir - Beau - Debout - Long - Ile - Prodiges - Aujourd'hui - Ami - Maladie - Mécontent - Timide - Après - Naître - Arriver - Ignorant.

Rép. Prendre la clef des champs.

Ont répondu : Julien Saint-Amour, Marie-Antoinette Lalonde, Joseph-seph-Marie M., Québec ; Corinne Desjardins ; Justin Merleau, Chelsea, Ottawa ; Sophie Remillard, Joseph T. Arpin. Saint-Thomas. Ludovic Martel, , rue Saint-Joseph, Québec ; Edna Côté, Saint-Hyacinthe.

Petite Poste en Famille

VANITEUSE. — Le chignon grec va très bien à une jeune fille. Les lettres à marquer sont très faciles à faire. Passer d'abord avec un fil à broder fin et travailler ensuite comme une broderie ordinaire, rembourrant le plein des lettres assez gros, c'est plus joli. Merci de vos bons souhaits.

LAURETTE. — Porte ton deuil comme on le portait autrefois petite nièce, c'était autrefois aussi qu'on était dans la note. Je trouve, honteux et sans cœur de ne pouvoir garder le noir qu'un an pour un père et mère. Quand le cœur est malade, il ne souffre pas la gaieté. D'ailleurs, une jeune fille donne une mauvaise idée de son caractère lorsqu'elle s'affranchit de ces lois.

Récréation en famille

Sheran, ancien monarque des Indes, prenant plaisir au noble jeu d'échecs que, venait d'inventer un de ses premiers sujets du nom de Sessa, le fit venir et lui dit, comme dans les contes de fées :

— Demande-moi ce que tu désires n'est-ce pas ?

pour ta récompense et cela te sera accordé.

— Puissant monarque, dit Sessa, fais placer sur la première case de l'échiquier, un grain de blé...

Aussitôt, le monarque fait apporter le grain demandé, se demandant ce qui allait suivre.

— Maintenant, reprit Sessa, ordonne qu'on mette deux grains sur la deuxième case, quatre sur la troisième, et ainsi de suite en doublant, dans chaque case, le nombre de grains de blé contenus dans la case précédente. Ma récompense sera le blé correspondant à la dernière case du jeu.

Très intrigué, le roi Sheran fait apporté des sacs de blé, et des esclaves sont employés à compter les grains. Mais au bout de quelque temps, on s'aperçoit que les greniers de sa majesté ne pourront pas suffire à réaliser le vœu de l'inventeur ; il faut faire appel à tous les marchands qui, dans le pays, ont du blé à vendre ; la récolte tout entière est absorbée sans que l'échiquier ait encore ses dernières cases pourvues ; bref, les mathématiciens du royaume finissent par dire au roi toute la vérité, que voici : pour arriver au nombre de grains exigé pour la 64^e case de l'échiquier il faudrait que toute la surface de la terre, supposée privée des mers et de toutes les eaux, fut commencée en blé, et c'est huit fois la récolte totale qu'il serait nécessaire pour satisfaire l'avidité de Sessa !

L'histoire ne dit pas si le roi fit couper le cou à Sessa pour régler la question, ou bien s'il lui fut reconnaissant de lui avoir dévoilé les mystères de ce que les calculateurs appellent une progression géométrique.

Si maintenant, vous êtes curieux de savoir à quel nombre on arrive pour les cases de l'échiquier le voici : il se compose de vingt chiffres :

18, 446, 744, 073, 709, 551, 615.

et il s'énonce en commençant par 18 quinrillions ; nous avons bien du mal à nous représenter un pareil nombre

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

“Il n'est pas de bonheur au monde qui vaille le malheur d'aimer”, déclama Georges Nessler.

Des voix rieuses s'élevèrent autour de la table à thé. Avec d'autant plus de conviction qu'elles ignorent tout de la question, les jeunes filles approuvent ou protestent. Une petite personne vive et menue, dont le visage irrégulier et trop pâle s'éclairait de magnifiques yeux bruns, s'écria, indignée :

— Je ne vous ai pas autorisé à feuilletter mon album, monsieur Nessler.

— Mademoiselle, un album est fait pour être feuilleté.

— Pas le mien, protesta Camille d'Auriel. Je vous l'ai donné pour y écrire. Il eût été discret de ne pas tourner les pages.

— Ce n'est certainement pas vous, mademoiselle d'Auriel, qui avez cité cela, affirma un jeune homme à l'air très grave qui, silencieusement, dégustait son verre de Porto.

— Non, monsieur d'Altone, ce n'est pas moi ; mais je voudrais bien savoir pourquoi vous m'en jugez incapable.

— Je vous juge incapable non de le penser, mais de l'écrire.

— Ah ?

— L'écriture, reprit Georges Nessler, est grande, couchée, mince, capricieuse : il s'agit d'une imagination plus sentimentale que passionnée.

— Oh ! c'est trop fort ! Monsieur Nessler, vous êtes d'une indiscipline...

— Mademoiselle de Givore, je vous trouve souverainement injuste. Comment ! J'ai la signature sous les yeux — une belle signature bien lisible, qui s'étale dans toute la largeur de la page, une signature, enfin, qui tient à s'affirmer : “C'est moi et

pas une autre.” Et je me contente de la décrire, sans trahir le nom charmant, pourtant euphonique, doux à prononcer...

— C'est tout ?

— Pour le moment.

— Eh ! bien, j'ai le courage de mon opinion, déclare Marcelle de Givore : c'est moi qui ai mis cela dans l'album de ma cousine. Etes-vous content, monsieur d'Altone ? Cela vous paraît-il tout simple que je le pense, moi, et que je l'écrive ?

— Cela me paraît très simple et très effrayant.

— Oh ! effrayant ! s'écria-t-on en chœur.

— Nous ne sommes plus au temps où les petites filles avaient peur de croquemitaine et les grandes peur de l'amour.

Un furtif sourire éclaira le sérieux visage de Jacques d'Altone. Son regard amusé se porta sur Marcelle.

Elle paraissait très jeune, plus jeune même que ses vingt-deux ans. Extrêmement blonde, de ce blond cendré à reflets d'argent, si rare et si doux, elle avait les yeux bleu foncé, presque violets, et des cils bruns, ce qui, en opposition avec la teinte pâle des cheveux, donnait au visage un peu de dureté lorsqu'elle ne souriait pas.

— Vous ne pouvez imaginer, dit le jeune homme, combien c'est amusant de vous entendre prononcer ce mot-là...

— Et ce ?...

— Beaucoup trop long à vous expliquer.

— Naturellement. Mais je vous comprends tout de même, allez !... Oh ! que c'est irritant d'être toujours traitée en petite fille ! J'ai vingt-deux ans et demi. Et ma cousine, bien moins âgée que moi, est beaucoup plus libre.

— Oh ! moi... soupira Camille.

Le regard de Jacques se posa sur elle, sympathique. Il sait d'où vient cette liberté relative dont jouit la jeune fille.

Elle n'a point ainsi que Marcelle, un guide tendre et prudent qui la défend contre les réalités de la vie. Orpheline de mère dès son enfance, Camille a quitté quelques mois plus tôt le deuil de son père. Elle demeure un peu étrangère en ce vieil hôtel familial où on l'a accueillie.

Le comte de Givore, frère de Mme d'Auriel, est mort voici de longues années et toute l'affection de la comtesse est absorbée par Marcelle ; Camille ne peut trouver en elle qu'un fictif mentor ; d'une bienveillante, d'une aimable indifférence. Et, sans l'expansive amitié de sa cousine, Camille bien souvent souffrirait d'une grande impression de solitude et d'abandon.

Pendant elle aime la vieille demeure où sa mère a grandi, où ses aïeules ont vécu. C'est dans le faubourg Saint-Germain, en la tranquille rue Saint-Guillaume, au fond d'une large cour pavée, un hôtel du XVII^e siècle, d'aspect morose. L'intérieur est moins austère.

Sous Louis XIV une comtesse de Givore le fit transformer au goût pimpant de l'époque : boiseries, fenêtres, trumeaux galants, bergères douillettes, fauteuils laqués de blanc, tentures soyeuses ; l'harmonieuse unité du décor fait de l'hôtel de Givore une demeure exquise, évocatrice pour l'âme poétique de Camille d'Auriel, de toute la grâce, de tout le charme du passé.

Le petit salon où était servi le thé plaisait tout particulièrement à Camille. En dehors des jours de réception, elle aimait à se réfugier là, y apportait son ouvrage et ses livres. Au centre d'un panneau, un portrait d'aïeule était accroché auquel ressemblait la jeune fille, et cela contribuait sans doute à lui donner une impression plus vive de “chez soi”.

Les murs, à pans coupés, étaient recouverts de pékin bouton d'or dont le temps avait amorti la nuance. Près du foyer, deux bergères profondes se faisaient vis-à-vis depuis plus de cent ans ; et Camille ne pouvait les regarder sans s'imaginer entendre le chuchotement caressant et discret de

tous les couples attentifs qui s'étaient assis là pour se confier leurs désirs ou soupirer leurs regrets.

Elle se disait que l'aïeule du portrait avait évolué dans ce petit salon jaune et l'avait aimé. Cette Emilie de Givore, dont la lèvre en fleur et les yeux bruns souriaient en leur cadre de bois doré, avait, au temps de la grande tourmente, supporté sans faiblir de longs mois d'emprisonnement que devait terminer le supplice. Elle était montée à l'échafaud, comme elle avait vécu, en souriant, non par légèreté d'esprit, mais par vaillance.

On trouvait ainsi, au long de l'histoire des Givore, maints exemples de féminins héroïsmes ; quant au courage des hommes, il semblait trop naturel pour être admiré, et le dernier venu, en qui s'éteindrait le vieux nom si Marcelle ne l'attachait à celui qu'un jour elle devrait prendre, avait, en 1870, trouvé l'emploi de la traditionnelle énergie.

Marcelle se souciait peu, elle, de faire revivre l'âme ancestrale. Elle prétendait être de son temps : naïvement égoïste, elle affectait l'esprit pratique ne faisant à l'atavisme qu'une seule concession — dont il lui déplaisait d'ailleurs de convenir, — et justement celle-là qui devait paraître le plus en désaccord avec la raison calculatrice et pondérée dont elle prétendait se parer : Marcelle de Givore était romanesque.

La phrase écrite par elle dans l'Album de sa cousine en donnait la preuve. Le sentiment dont elle affirmait de confiance la souveraine et heureuse puissance, elle l'attendait, l'espérait, le voulait, mais sans admettre au fond du cœur qu'il pût être jamais le "malheur" à l'avance accepté. Elle arrangeait son avenir comme avant le départ, sur la foi des Guides, on arrête l'itinéraire et les étapes du voyage. Mais il n'est guère d'exemple que la route se poursuive ainsi qu'on l'avait imaginé : il peut arriver que l'on soit surpris par des splendeurs plus grandes que les splendeurs escomptées ; combien plus souvent on en revient déçu, on en revient blessé !

Camille d'Auriel, au contraire, se demandait souvent, interrogeant le clair regard de l'aïeule dont en elle revivaient les traits, si, le cas échéant, elle saurait aussi braver les souffran-

ces et les périls avec une âme sereine. Elle s'humiliait de n'oser se l'affirmer, craignait d'être faible si l'heure venait de se montrer forte, et se réjouissait de n'avoir pas vécu en un temps de trouble et d'effroi.

Sans imaginer une existence tout unie dans le bonheur ainsi que la voyait Marcelle, Camille ne croyait pas que la vie dût lui apporter l'occasion de montrer beaucoup de courage. Aujourd'hui surtout, par cette douce après-midi d'avril, dans le cadre aimé qu'égayait encore la pleine lumière du jardin sur lequel, toute grande, était ouverte la porte-fenêtre, Camille se sentait paisiblement joyeuse.

Un étroit perron descendait jusqu'à l'allée bordée de violettes ; la rampe en fer forgé disparaissait sous un lierre touffu où s'élargissaient les touches vives des nouvelles feuilles. De hauts murs entouraient le tout petit jardin : mais au centre de la pelouse un marronnier très vieux secouait au vent ses pétales roses, des oiseaux éperdument piaillaient dans ses branches. On voyait un morceau de ciel bleu où s'effilocheaient des nuées très blanches et c'était assez pour évoquer toute la magie du printemps. De même, il suffisait à Camille, pour que son cœur s'emplit de joie, d'entendre la voix grave de Jacques d'Altone et de rencontrer son regard.

Mais personne ne cherchait à comprendre d'où venait la gaieté ambiante, et Camille ne songeait point à définir ce qui la rendait heureuse de vivre.

Elle se rapprocha de Georges Nessler qui continuait à feuilleter l'album, malgré les reproches reçus.

— Rendez-moi mon livre, monsieur, c'est très mal ce que vous faites.

— Mademoiselle, en ma qualité de romancier, j'ai le droit, que dis-je ? le devoir, de me documenter. Or, ces pensées de jeunes filles saisies sur le vif, ce sont des coins d'âmes qui apparaissent...

— Parlons-en de vos romans ! interrompit une jeune fille très blonde, pas jolie, dont la main gauche avec soin dégantée, secouait l'étincellement d'une bague de fiançailles, on ne m'en a jamais permis la lecture...

— C'est à l'auteur d'en avoir des regrets ; mais je trouve madame votre mère bien sévère pour mes pauvres romans.

— Dans un mois, Jeanne, vous pourrez les lire... Vous pourrez tout lire ! dit Marcelle avec envie.

— O ivresse ! raila Jeanne, voilà une prérogative dont je n'abuserai pas : je déteste les romans.

— A votre tour d'être trop sévère, mademoiselle de Blède... Je proteste en gémissant, au nom de tous mes confrères.

— Que vous importe mon opinion sur les livres en général, si j'ai l'intention de lire des vôtres ?

— Serait-il indiscret de vous demander ce qui me vaut cette flatteuse préférence ?

— C'est que je vous connais et, vous connaissant je suis curieuse de voir comment vous donnez à vos personnages des sentiments que vous n'éprouvez pas.

Georges Nessler se récria :

— S' imagine-t-on que ceux qui peignent tous les drames, toutes les violences du pauvre cœur humain, sont tenus d'avoir vécu ces drames, éprouvé ces violences ?

— Non, dit Jeanne ; mais encore faut-il — du moins je le crois ainsi — que le romancier analyste soit capable de les éprouver. Alors seulement, il peut les imaginer chez d'autres et savamment les décrire.

— Vous raisonnez très justement ; mais qui vous dit qu'à l'occasion je ne pourrais pas être un héros de roman tout comme un autre.

— Vous ? Allons donc !

Les yeux clairs de Marcelle se foncèrent.

— Ma chère, dit-elle d'un ton coupant, tu oses beaucoup dire...

— J'ose dire toujours ce que j'ose penser.

— Que voilà une belle audace ! fit Jacques d'Altone.

Sans se troubler, haussant un peu les épaules, Mlle de Blède expliqua sa pensée.

Elle croyait qu'une rassurante cuirasse d'égoïsme défend beaucoup de jeunes gens — et aussi de jeunes femmes — d'aujourd'hui contre les sentiments trop violents, bons ou mauvais capables de déranger l'harmonieux bien-être de leur vie.

Amusé, Georges Nessler, tenant toujours l'album, vint s'asseoir auprès de Mlle de Blède. Il lui paraissait curieux d'entendre une jeune fille à qui, malgré ses vingt-cinq ans bien sonnés, on choisissait encore ses lec-

tures, raisonner avec cette audace tranquille et sûre de soi.

— C'est, dit Jeanne, comme il témoignait sa surprise, que j'ai toujours aimé à regarder vivre les autres et de leurs actions déduire leur morale et leur mentalité — pour employer un mot dont on abuse.

...—Eh! bien, qu'y a-t-il en ma vie qui puisse vous donner à penser que je sais le vilain monstre d'égoïsme justement haï par vous.

— Je n'ai pas dit que vous fussiez un monstre. Un monstre d'ailleurs, n'est jugé tel que parce qu'il diffère totalement de ceux qui l'entourent. Tout le monde, je crois bien, — ou presque tout le monde — est aujourd'hui, comme vous, disposé à mettre son cher "moi" au premier plan et à l'abri, si possible, des heurts et des facheuses aventures.

— Vous revenez à l'égoïsme, dit Jacques d'Altone, il fut de tous les temps.

— Et cela ne m'explique pas, reprit l'écrivain, ce qui vous fait m'en accuser.

L'Assurance des Femmes

Peu de nous encore, il faut bien se l'avouer, chères amies, comprennent l'importance qu'il existe pour les femmes de s'assurer.

On croit que ce sont exclusivement affaires d'hommes et qu'il faut laisser à eux le soin de s'en occuper. C'est pourtant pour avoir négligé de s'immiscer un peu plus aux affaires de leurs temps que tant de femmes déplorent aujourd'hui la pénurie, la gêne, disons même : la misère qui les entourent. Sachons mesdames, être un peu plus pratique, et rappeloas-nous qu'il est certaines affaires qui deviennent des devoirs auxquels nous ne saurions nous dérober plus longtemps.

Cependant, combien, vous si vives, vous si fines à vous assimiler à toutes choses, combien, dis-je, vous comprendriez tout de suite, avec un peu d'attention, les bienfaits et les avantages inestimables que vous pourriez en retirer, non-seulement pour vous, mais pour les enfants, ou si vous n'en avez pas, pour les personnes qui vous entourent.

Ne dites pas que vous n'en avez pas les moyens : les femmes sont si économes et quand elles le veulent, elles accomplissent des miracles en fait d'économie.

D'ailleurs, les primes sont tout à fait raisonnables et le délai très raisonnable aussi. Commencez donc par vous rendre compte de ce qu'il vous faut faire et de ce que vous aurez à payer, ainsi que des autres détails d'une assurance, et vous verrez que c'est après tout la chose du monde la plus facile. Adressez-vous, sans crainte, pour toutes sortes de renseignements à la Sauvegarde, 7, Place d'Armes. Je vous donne un conseil.

Lady Business.

— Oh !... rien de précis ; c'est plutôt une intuition appuyée sur d'infimes petites choses — un mot...

Elle refusa de s'expliquer davantage, remit son gant que ses diamants bossuèrent et, comme sa bague serrée ainsi la blessait, elle reprit avec un rire léger :

— Voyez-vous, il y a de belles qualités, très précieuses et très rares, dont on aimerait à se parer ; mais elles sont gênantes un peu — ce bijou qui me plaît et me meurtrit m'y fait songer... Adieu, Marcelle chérie... Au revoir, Camille... Maman m'a confié le soin de donner le signal du départ. Nous avons rendez-vous au Bois avec Pierre.

Marcelle n'insista point pour retenir son amie.

— Il ne faut pas faire attendre un fiancé, dit-elle.

— C'est bon pour un mari, fit Georges, moqueur.

— Monsieur Nessler, vous voulez vous venger de moi par une phrase méchante — elle est simplement injuste. Je ne ferai pas attendre M. de Marignan lorsqu'il sera mon mari. J'aurai pour lui de grands égards afin qu'il en ait pour moi plus encore.

Marcelle s'en alla, riieuse, accompagnée par Marcelle dont le visage devenait assombri.

En traversant la bibliothèque qui séparait le grand salon du salon jaune, Mlle de Brède s'arrêta, prit les mains de son amie et, la regardant profondément, elle soupira :

— Ma pauvre petite Marcelle...

(A suivre)



Aux Chères Lectrices de ce Journal

MÈRES DE FAMILLE, JEUNES FEMMES.

Vous qui êtes Anémiques, Débilitées par les fatigues de la Famille ; dont les forces s'épuisent journellement. Fortifiez vos nerfs, vos muscles, régénérez votre constitution pour éviter la Neurasthénie.

POUR VOS CHERS MIGNONS

Vous favoriserez la période de la croissance, la formation des os, des articulations, détournant la Coxalgie, et la déviation des membres.

JEUNES FILLES CHLOROTIQUES, aux couleurs PALES

Ne vous laissez pas abattre par les intempéries, au moment de ces grandes chaleurs qui vous rendent faibles, dyspeptiques, apathiques.

Rappelez-vous toujours que LE VIN PHOSPHATE AU QUINQUINA DES RR. PP. TRAPPISTES d'Oka

est le seul remède reconnu contenant les principes vitaux redonnant, la vigueur, la Force, la Santé.

En vente partout,

Se défier des imitations

Seuls dépositaires pour le Canada 5 PLACE ROYALE, MONTREAL

MOTARD, FILS & SENEAL

Aux Etats-Unis : Rouse's Point Provinces N.O. Calgary, Alberta

IL SUFFIT DE GOUTER AU FAMEUX

"CAFE DE MADAME HUOT"

pour s'expliquer la vogue énorme qu'il a obtenue en quelques années : c'est un café de CHOIX résultant d'une combinaison de cafés des meilleures provenances et assortis de manière à combiner la force, l'arôme, le bouquet qu'une variété unique de café ne saurait jamais donner à la tasse. C'est un café riche qui tonifie le système, qui facilite le travail intellectuel aussi bien que le travail corporel. Il s'en est bu **Un Million de Tasses**, cela veut dire qu'il est de qualité supérieure. Essayez aussi notre assortiment d'**ÉPICERIES EXTRA-CHOIX**. Vous n'avez jamais eu rien d'aussi bon au même prix et même à prix supérieur:

Nous payons le fret dans les Pro- vinces de Québec et Ontario	2 lbs. Café de Madame Huot.....	75c.	GRATIS Sur demande notre livret : "L'Art de pré- parer du bon Café et du bon Thé."
	1 lb. Thé Japonais "Condor" } Ou 2 lbs de l'un ou {	40c.	
	1 " thé noir Ceylan "Condor" } l'autre de ces thés {	40c.	
	1 lb. Moutarde "Condor" absolument pure, con- tenant toute son huile.....	50c.	
	1 lb. Poudre à Pate "Condor" sans riva.....	25c.	
	1 lb. Epices Assorties. Boîtes de 1-4 lb. Les plus hautes qualités.....	50c.	

CIE E. D. MARCEAU, LIMITÉE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Vérifiez le certificat de ses qualités, par l'analy-
ste public du Gouvernement: Montréal.

Messieurs,
Je certifie par les présentes que j'ai analysé
et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un pa-
quet de la poudre appelée "THE COOK'S FA-
VORITE". Je trouve que c'est une excellente
poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans
ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et
elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-
SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les
phosphates combinés sont des ELEMENTS NA-
TURELS dans la nourriture du lait et du pain.

Votre etc.,
JOHN BAKER EDWARDS,
Ph. D.D., C.L., P.C.S.,
Analyste Public,
Montréal.

Janvier 1883.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous
recommandons l'essai de cette Poudre et vous
n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec
cette Poudre vous détremperez votre farine et
vous la conservez des semaines en la gardant
au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous
le permette; n'est-elle pas un bienfait pour
toute maîtresse de maison. Voyez nos circular-
es, The COOK'S FAVORITE est très pure,
très économique et à bas prix. Les biscuits
faits avec cette Poudre se gardent plus long-
temps frais. Souvenez-vous que nous en sommes
les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul MONTREAL

Fleurs fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads
du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales
dans les provinces du Manitoba ou du
Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut
être inscrite par toute personne qui est l'u-
nique chef d'une famille, ou tout homme
âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un
quart de section de 160 acres, plus ou
moins.

L'inscription peut être faite en personne
au bureau local des terres pour le district
dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les
conditions requises d'après l'un des systè-
mes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins
et la culture de la terre chaque année, pen-
dant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père
est décédé) du homesteader réside sur une
ferme dans le voisinage de la terre inscrite,
la condition de résidence sera remplie si la
personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la
terre possédée par lui dans le voisinage de
son homestead, la condition de résidence se-
ra remplie par le fait de sa résidence sur la
dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être
donné au Commissaire des terres fédérales à
Ottawa, de l'intention de demander une pa-
tente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de
cette annonce ne sera pas payée.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, a9.30 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m.,
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25
p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, a9.40 a.m., a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a9.40 p.m.

DE LA GARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m.,
b5.15 p.m., a11.30 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, L8.45 a.m., b 4.45 p.m.
NOMININGUE, L8.45 a.m., b4.45 p.m.
p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les
dimanches. (L) Mardi, jeudi et samedi. (c)
Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le
samedi. (I) Samedi seulement.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la
ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue
St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Mont-
réal.

BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS
SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle
V... 27e édition, 1. vol. in-12..... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol.
in-12..... 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la
jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12. 0.88
INDISSOLUBILITE et DIVORCE. Confé-
rences de Saint-Philippe du Roule, par
le P. Didon. 1 vol. in-12..... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS.
Conférences prêchées à l'église de la Ma-
deleine. Carême de 1892, par le P. Di-
don. 1 vol. in-12..... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle
Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-
12, illustré..... 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1
vol. in 1-2..... 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - Montréal

PIANOS

Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,
MUSIQUE en FEUILLES

312-314, Sainte-Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tel. Bell Est 1842

MONTREAL



Archambault

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANT;

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES. IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes, l'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c.

.. LES VERS ..

Les Pastilles du Dr Coderre pour

Les Vers sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après. Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU Dr CODERRE POUR LES VERS.

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL Co. LTD, MONTREAL, Can.



N'importe Laquelle de ces Chaises pour \$6.75

Ce sont toutes des chaises de salon désassorties et il n'en reste qu'environ quinze. Quoique les prix de quelques-unes atteignent \$9, tant qu'il y en aura, nous les vendrons à \$6.75 chacune. Une de ces chaises fera un cadeau de Noël utile et acceptable. Vous pouvez les acheter maintenant et les laisser en entrepôt chez nous jusqu'à Noël, sans frais. La plupart ont des bras droits arrondis, avec des dos en bois uni, sculpté. Tous les bras des chaises sont supportés par des barreaux tournés. Les sièges sont recouverts de soie brocart dans des nuances différentes de vert, rouge, rose et brun. Leur rembourrement est sobre et elles sont pourvues de ressorts fortement trempés en acier. Les montures sont en bouleau et en imitation d'acajou. Tant qu'il y en aura, vous pouvez choisir n'importe quelle chaise à \$6.75.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes

Sweet Caporal

Sont les préférées
des dames

10c. LE PAQUET

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution
du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies